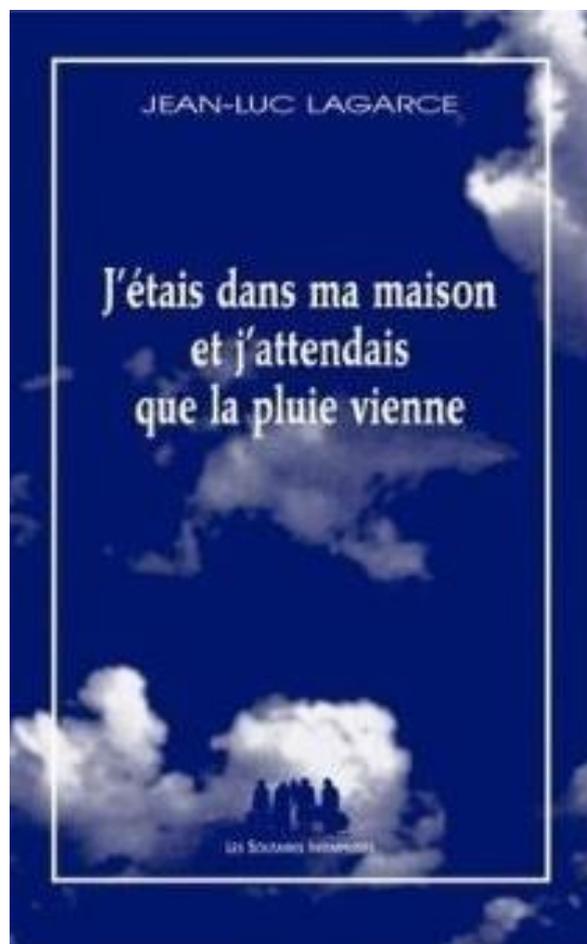


APTAR

CERCLES DE LECTURE

Proche et lointain **XXe siècle**

LAGARCE



Vendredi 12 février de 15h à 17h à Paris

Samedi 20 février en distanciel par zoom, de 18h à 20h

CORPUS D'OUVERTURE

Trois extraits lus par : Abib Camara, Cécilia Dauge, Michèle Duval, Gauthier Leroy
Françoise Gomez

Extrait 1 : Le départ du fils

Elles disent... l'Odyssée
(1979)

Scène 2 (extrait)

Télémaque : Vous êtes belle. (*Il sourit.*) Mais je n'en sais rien, n'est-ce pas ? Vous êtes la Mère, ma mère, et que sait-on de la beauté de ceux qu'on aime ?

Pénélope *sourit*. Et il ne m'aimera pas non plus.

Télémaque : Je ne sais pas. Personne ne sait. Vous non plus, surtout pas vous. Rien que cette ignorance et cette inquiétude suffiraient à vous fatiguer et à vous épuiser.

Pénélope : Et ce que nous pensons tous deux, c'est que je mourrai peut-être avant qu'il ne revienne. Que je finirai une nuit comme « les vieux compagnons », comme son père, cette mort horrible, les yeux à fouiller et à se débattre dans le ciel. Sans l'avoir revu, que je mourrai d'attendre...

Télémaque : C'est à cela que vous pensez le plus souvent ?

Pénélope : Ne te soucie pas de ce à quoi je pense ! Tu t'inquiètes autant des pillards qui dévastent ce palais que du visage de ta mère, et tu as raison.

Télémaque : Pourquoi est-ce que toujours... ?

Pénélope : Tu pars cette nuit ! C'est une question d'heures. Une question de compagnons aussi : tu pars avec les derniers jeunes. Tu vas voir les princes et les rois de cette même guerre : tu vas prouver à tous les peuples figés autour de cette mer qui tu es... Est-ce que tu promets que tu reviendras le plus vite possible ?

Télémaque : Bien sûr, je...

Pénélope : Ne le promets pas. Ne promets pas de revenir vite, très vite !... Ne dis pas que je n'aurais pas le temps de te voir parti. Ne dis rien ! Ne me demande surtout pas de t'attendre, de regarder souvent sur la mer de l'autre côté des terrasses.

(*Un temps.*)

Est-ce que je t'ai dit que j'avais peur ?

Télémaque : Mère, je...

Pénélope : Ne crois pas ce que je t'ai dit. Il ne faut pas de soucier de... On dit, je crois, que les vieilles femmes... (*Doucement.*) Je t'aime.

[Fin de la scène]

Elles disent... l'Odyssée, éd. Les solitaires intempestifs, 1979, publ. 2019, p. 32-34.

Extrait 2 : Le retour du fils

Juste la fin du monde

(1990)

PROLOGUE

Louis. — Plus tard, l'année d'après
— j'allais mourir à mon tour —
j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge
que je mourrai,
l'année d'après,
de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tricher, à ne plus savoir,
de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini,
l'année d'après,
comme on ose bouger parfois,
à peine,
devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir faire de bruit ou
commettre un geste trop violent qui réveillerait l'ennemi et vous détruirait aussitôt,
l'année d'après,
malgré tout,
la peur,
prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,
malgré tout,
l'année d'après,
je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur mes traces et faire le
voyage,
pour annoncer, lentement, avec soin, avec soin et précision
— ce que je crois —
lentement, calmement, d'une manière posée
— et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout précisément, n'ai-je pas
toujours été un homme posé ?,
pour annoncer,
dire,
seulement dire,
ma mort prochaine et irrémédiable,
leur annoncer moi-même, en être l'unique messenger,
et paraître
— peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en toutes circonstances et
depuis le plus loin que j'ose me souvenir —
et paraître pouvoir là encore décider,
me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément,
toi, vous, elle, ceux-là encore que je ne connais pas (trop tard et tant pis),
me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de moi-
même et d'être, jusqu'à cette extrémité, mon propre maître.

Extrait 3 : Le retour du fils
Autre forme du retour

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne

(1994)

PERSONNAGES

L'Aînée
La Mère
La Plus Vieille
La Seconde
La Plus Jeune

[*Début de la pièce*]

L'Aînée. — J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne.
Je regardais le ciel comme je le fais toujours, comme je l'ai toujours fait,
Je regardais le ciel et je regardais encore la campagne qui descend doucement et
s'éloigne de chez nous, la route qui disparaît au détour du bois, *là-bas*.

Je regardais, c'était le soir et c'est toujours le soir que je regarde, toujours le soir que
je m'attarde sur le pas de la porte et que je regarde.
J'étais là, debout comme je le suis toujours, comme je l'ai toujours été, j'imagine cela,
J'étais là, debout, et j'attendais que la pluie vienne, qu'elle tombe sur la campagne, les
champs et les bois et nous apaise.

J'attendais.

Est-ce que je n'ai pas toujours attendu ?

(Et dans ma tête, encore, je pensais cela : est-ce que je n'ai pas toujours attendu ? Et
cela me fit sourire, de me voir ainsi.)

[CORPUS DE DÉCOUVERTE]

(...)

L'Aînée. - J'attendais la pluie, j'espérais qu'elle tombe,
J'attendais, comme, d'une certaine manière, j'ai toujours attendu, j'attendais et je le
vis,
j'attendais et c'est alors que je le vis, celui-là, *le jeune frère*, prenant la courbe du chemin
et montant vers la maison, j'attendais sans rien espérer de précis et je le vis revenir,
j'attendais comme j'attends toujours, depuis tant d'années, sans espoir de rien, et c'est
à ce moment exact, lorsque vient le soir, c'est à ce moment exact qu'il apparut, et que
je le vis.

Une voiture le dépose et il marche les dernières centaines de mètres, son sac jeté sur l'épaule, en ma direction.

Je le regarde venir vers moi, vers moi et cette maison.
Je le regarde.

Je ne bougeais pas mais j'étais certaine que ce serait lui, j'étais certaine que c'était lui, il rentrait chez nous après tant d'années, *tout à fait cela*, nous avons toujours imaginé qu'il reviendrait ainsi sans nous prévenir, sans crier gare et il faisait ce que j'avais toujours pensé, ce que nous avons toujours imaginé.

(...) [*Une page plus loin*]

La Plus Vieille. — Dans sa chambre, nous avons laissé les persiennes fermées comme elles sont toujours, laissant passer, la journée, à peine la lumière et la nuit juste la fraîcheur.

Il est dans son lit, nous avons toujours gardé ce lit, et jamais il ne fut question de s'en débarrasser. — Est-ce que je n'avais pas raison ? S'en débarrasser, c'était renoncer à ce qu'il revienne —

Cette chambre, c'était sa chambre, nous n'en parlions pas, je la lavais, je l'arrangeais sans fin et jamais nous n'aurions imaginé la vider et la repeindre.

À nouveau, il est dans sa chambre.

La Mère. — Il était là devant moi, je le regarde, je l'attends depuis de très nombreuses années, ce n'est pas rien, tu peux faire comme si tu ne savais pas, mais ce n'est pas rien,

un fils, l'unique fils, mon fils qui revient, ce n'est pas rien,

et pour toi non plus ce n'est pas rien,

et pour les filles, celles-là, tu peux les voir depuis qu'il est revenu, depuis qu'il est couché et qu'il dort, dans sa chambre, *là-haut*, tu peux les voir, pour les filles non plus, celles-là, ce n'est pas rien.

(...) [*Une page plus loin*]

Il faut le laisser dormir longtemps, je crois qu'il dormira longtemps et lorsqu'il aura si longtemps dormi, un jour, nous le verrons s'éveiller

et-ce que nous n'avons pas eu aujourd'hui, *aussitôt*, ce que nous n'avons pas obtenu, ce que nous avons espéré, tant espéré toutes ces années,

qu'il revienne et aussitôt la porte franchie qu'il nous parle et nous aime et nous dise des choses, exactement cela,

qu'il nous dise des choses que nous avons tant espéré entendre,

qu'il nous reconnaisse, juste cela, qu'il me reconnaisse et qu'il vous reconnaisse et qu'il fasse le récit de son voyage, tout ce temps perdu,

ce que nous n'avons pas eu aujourd'hui, là, à l'instant où il franchit la porte, nous l'entendrons enfin, je ne dois pas m'inquiéter,

il s'éveillera, il aura dormi si longtemps, il s'éveillera,

il ne saura plus même où il est, sa chambre, il ne la reconnaîtra pas, il faudra lui dire, nous devons lui expliquer,

Il s'éveillera, exactement cela, comme il se réveillait lorsqu'il était enfant et nous le verrons nous dire ce qu'il a vécu, ne l'entendrons nous dire ce qu'il a vécu, ce que fut sa vie, son voyage, toutes ces années perdues, car elles furent perdues, toutes ces années perdues. Il s'étonnera.

Extrait 4 : *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*

p. 54-55

(...)

L'Aînée. — Des histoires ? Des hommes dont on fait les histoires ?

La Seconde. — Oui, c'est ça. Des histoires. Des hommes dont on ferait des histoires.

L'Aînée. — Celui dont on souffrira toujours ? Qu'on croisa et qu'on ne revit pas, dont on cherche la trace parmi les autres, celui-là, à peine, qui bouleversa tout et ne s'en rendit même pas compte et que parfois encore, je me surpris à haïr pour m'avoir abandonnée ?

L'Indifférent ?

Mon secret ?

La seconde. — Un homme comme ça, oui.

L'Aînée. — Je ne sais pas, non, j'en ai peur, je ne me rappelle pas, ou je ne veux pas me rappeler.

Est-ce que j'ai décidé, est-ce que cela s'est fait sans moi, naturellement, oui, je ne sais pas.

Pourquoi est-ce que je parlerais de ça, est-ce que je ne dois pas renoncer, ne plus m'en soucier ? *Un jour comme celui -ci ?*

Jamais je n'en parle ?

La Seconde. — Non, jamais, je ne t'ai jamais entendue.

Un temps.

L'Aînée. — Oui,

Cette phrase, j'embête les élèves, cette phrase-là, toujours :

« Elle avait eu comme une autre son histoire d'amour... » C'est ça ?

(Un temps)

Et toi ?

La Seconde. — Moi ?

Oh, moi, moi, je ne réponds pas à ces questions-là.

Elles rient, peut-être.

(...)¹

¹ Parenthèse dans le texte de la pièce.

La Plus Jeune. — Lorsqu'il est parti, j'étais petite,
ai toujours été plus ou moins petite, enfant, *gamine*,
enfant sans importance dans mon coin.

Je ne comptai pas, ce que je dis, ce dont je me souviens, je ne comptais pas. N'ai
jamais, plus ou moins, vous ne pouvez pas dire le contraire, c'est à vous que je le
dois, n'ai jamais vraiment compté.

Je ne sais pas.

Lorsqu'il est parti, nous quitta, nous abandonna à notre triste sort, quitta la maison
sans espoir, manière de parler, sans espoir de retour,

Lorsqu'il est parti, on ne fit pas attention à moi, n'ai jamais gardé le souvenir qu'on
fasse attention à moi,

et ce jour-là moins que d'autres jours encore,

et ce jour-là, plus que les autres jours encore,

lorsqu'il est parti, ai bien le souvenir qu'on ne se soucia pas de moi.

Extrait 5 : Synopsis de la pièce, p. 99-100.

Cinq femmes dans la maison, vers la fin de l'été, de la fin de l'après-midi au matin
encore du lendemain, lorsque la fraîcheur sera revenue et que la nuit et ses démons
se seront éloignés.

Cinq femmes et un jeune homme revenu de tout, revenu de ses guerres et de ses
batailles, enfin rentré à la maison, posé là, dans la maison, maintenant, épuisé par la
route et la vie, endormi paisiblement ou mourant, rien d'autre, revenu à son point de
départ pour y mourir.

(...)

C'est une lente pavane de femmes un autour du lit d'un jeune homme endormi.

Le sourd ballet des filles et leurs éclats parfois, leurs haines rentrées qui explosent
soudain, *les cris et les chuchotements*, le règlement des comptes et les derniers
déchirements avant l'apaisement définitif, désespéré.

On lutte une fois encore, la dernière, à se partager les dépouilles de l'amour, on
s'arrache la tendresse exclusive. On voudrait bien savoir.

Elles attendaient, longtemps déjà, des années, toujours la même histoire, et jamais
elles ne pensaient le revoir vivant, elles se désespéraient de ne jamais avoir de
nouvelles de lui, aucune lettre, cartes postales pas plus, jamais, aucun signe qui puisse
rassurer ou définitivement faire renoncer à l'attente.

Aujourd'hui, est-ce que enfin, elles vont obtenir quelques paroles, la vie qu'elles
rêvent, avoir la vérité ? *[Pascale]* Il est capable aussi de dormir toujours, de
s'éteindre sans plus jamais leur parler, les laisser à leur folie.

COMPLÉMENTS

Extrait 6 : *Le Pays lointain*

(1995)

Personnages

Louis.

Longue Date.

L'Amant, mort déjà.

Un Garçon, tous les garçons.

Le Guerrier, tous les guerriers.

Le Père, mort déjà.

La Mère.

Antoine, *le frère de Louis.*

Suzanne, *la sœur de Louis.*

Catherine, *la femme d'Antoine.*

Hélène.

p. 22-26.

Le Guerrier, tous les guerriers. — Les Amants. Les Garçons et les Hommes.

Un Garçon, tous les garçons. — C'est à moi ?

Le Guerrier, tous les guerriers. — Les deux ou trois histoires d'amour, ceux-là avec qui on bâtit sa vie, ceux-là avec qui il vécut sa vie, on aurait bien voulu, il aurait bien voulu, les deux ou trois phares, à peine, de l'existence.

L'Amant, mort déjà. — Moi.

Louis. — Toi.

Le Guerrier, tous les guerriers. — Et ceux-là croisés quelques minutes, une heure ou deux, une nuit, jamais revus ou salués encore sans avoir jamais rien construit. Tous les autres, les bons camarades, les petits frères et les guerriers, tous les guerriers.

(Au Garçon.) Tu fais les bons camarades et je ferai les guerriers. On s'arrange.

La sexualité furtive, debout contre les portes, et dans les caves, l'obscurité des caves, et les grands romans la nuit dans les rues des villes. Les promesses qu'on se fait, comme à chaque fois, une promesse par personne, à cela qu'on se souvient de chacun, repère habile.

L'Amant, mort déjà. — Et moi, on l'a vu, on a bien voulu le noter, moi son préféré.

Un Garçon, tous les garçons. — Son préféré ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

L'Amant, mort déjà. — Son préféré. Celui dont il se souvient le plus, celui-là qu'il garde dans son âme.

Un Garçon, tous les garçons. — D'où est-ce que ça sort, cette idée-là ?

Un Guerrier [*sic*], tous les guerriers. — Laisse.

Louis. — Une nuit, en secret, je le lui ai dit. Je lui ai dit : « Tu es mon préféré... »

Un Garçon, tous les garçons. — Tu l'as dit à tout le monde. En secret, tu l'as dit à tout le monde. À moi, en secret, tu me l'as dit, chaque fois, j'ai entendu ça. Tu ne me l'as pas dit ? C'était comme un secret. J'entendais.

Louis. — Mais tu ne l'as pas cru...

Un Garçon, tous les garçons. — Je ne l'ai pas cru, non, évidemment non, il le disait à tout le monde, tu le disais à tout le monde, il y avait toujours un moment où il le disait toujours, je n'allais pas croire. On ne pouvait pas croire ça. Tu le croyais toi, lorsqu'il te le disait, tu le croyais ?

Le Guerrier, tous les guerriers. — Il ne me le disait pas, je n'écoutais pas, c'était comme s'il ne me l'avait pas dit. Je n'écoute jamais quand on me dit des choses comme ça. Il arrive, rarement, mais bon, il arrive même que ce soit moi qui le dise et toujours ensuite, je refuse de m'en souvenir. Regrets à chaque fois, j'en ai peur.

Un Garçon, tous les garçons. — Pourquoi ? Pourquoi est-ce que tu n'écoutes pas ? Tu m'expliques.

Le Guerrier, tous les guerriers. — Je n'écoute pas, je me méfie. Ai toujours peur de finir par y croire.

L'Amant, mort déjà. — Moi, je le croyais.

« J'étais son préféré... »

Des choses comme ça qu'il me disait en secret.

Un Garçon, tous les garçons. — S'il suffisait de croire...

L'Amant, mort déjà. — Il suffisait de croire.

(...)²

Louis. — Je m'appelle Louis. Je ne l'avais pas dit.

Longue Date. Tu ne l'avais pas dit.

Un Garçon, tous les garçons. — Tu ne t'es pas toujours donné autant de mal. Le nombre de fois où tu n'as même pas jugé utile de nous informer de ton nom, prénom. Nombreux ceux-là que tu dis regretter aujourd'hui et qui ne pourraient pas même, s'ils le voulaient, te retrouver. Leur manque cet indice-là, minimum.

Louis. — Je m'appelle Louis.

L'Amant, mort déjà. — Est-ce que j'ai su ton nom, ton prénom, tout de suite, immédiatement ? Je ne crois pas, non. C'est plus tard, bien plus tard, quelques semaines, lorsque nous nous sommes retrouvés, que tu me l'as dit, mine de rien, comme tu fais toujours...

Louis. — Tu ne m'avais pas demandé.

² Parenthèse dans le texte de la pièce.

L'Amant, mort déjà. — Qu'est-ce que j'avais à faire ? Ce n'était pas si important qu'ils le croient. Savoir ton nom, prénom, j'en avais peur, cela créerait le début de quelque chose, des liens, et je me méfiais de cela, j'en ai peur. J'allais mourir très vite, je savais ça — j'avais près de trente ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrais — j'allais mourir et je ne voulais pas m'encombrer de regrets, tu peux comprendre.

Louis. — Je peux comprendre.

Un Garçon, tous les garçons. — Ce n'est pas à celui-ci qu'on va expliquer ça...

Le Guerrier, tous les guerriers. — Moi ?

Un Garçon, tous les garçons. — Oui.

Le genre à éviter d'en savoir trop, de ne savoir jamais rien.

Le Guerrier, tous les guerriers. — Exactement. Je ne vis pas plus mal.

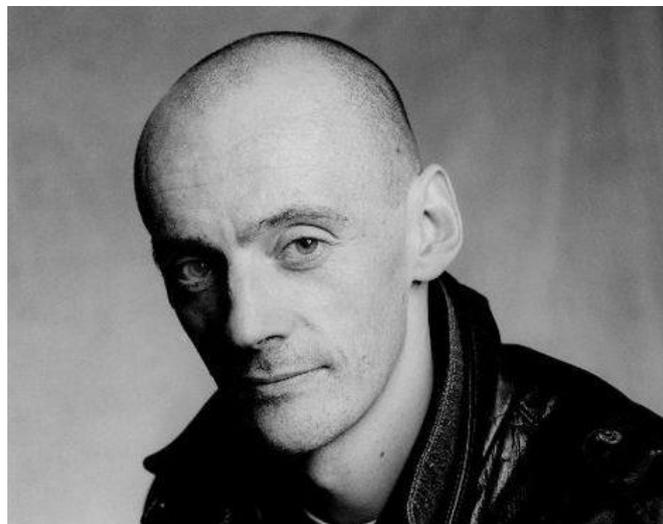
Un Garçon, tous les garçons. — Une fois, je t'ai demandé ton téléphone, toi et moi nous nous sommes rencontrés à notre tour, et ensuite, je t'ai demandé ton adresse, ton téléphone, je lui ai demandé son adresse, son téléphone, et tu m'as dit non, tu m'as dit je préfère ne pas le donner, c'est mieux. Ensuite, ce que tu as dit, ensuite, je me souviendrai te l'avoir donné, tu ne m'appelleras pas, je te regretterai, *ainsi de suite...* Si tu ne l'as pas, si je sais que tu ne l'as pas, je ne penserai jamais ça, je m'empêcherai de penser ça...

Ce n'est pas ce que tu as dit ?

L'Amant, mort déjà. — Et tu ne regrettais pas ? Ensuite ?

Un Garçon, tous les garçons. — Oui. Il regrettait, c'est certain. Il ne le dit pas, il ne veut pas le dire, mais il le regrettait, il se passe exactement ce qu'il avait prévu, il ne pouvait pas revenir en arrière, c'est de cela qu'il se protégeait dès le début.

(...)



Juste la fin du monde

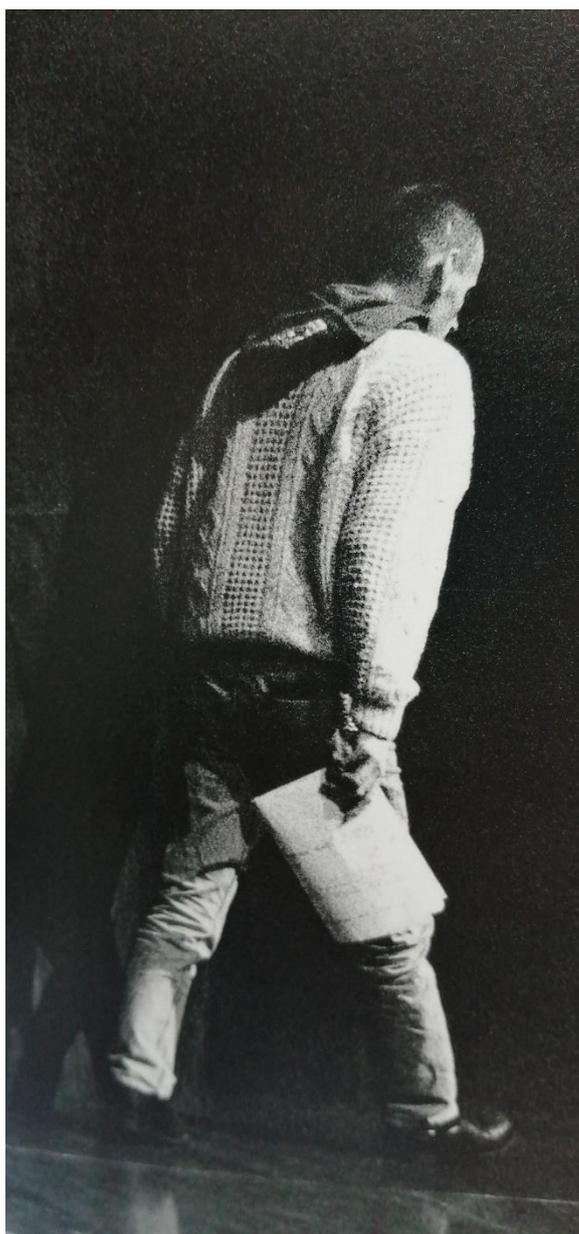
(1990)

Suzanne : Parfois, tu nous envoyais des lettres
parfois tu nous envoies des lettres,
ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ?
de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,
rien, comment est-ce qu'on dit ?
Elliptiques.
« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »
Je pensais, lorsque tu es parti
(ce que j'ai pensé lorsque tu es parti),
lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous a faussé compagnie (là que ça commence),
je pensais que ton métier, ce que tu souhaitais faire dans la vie,
je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire)
ou que, de toute façon
— et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu ne peux pas ne pas le
savoir, une certaine forme d'admiration, c'est le terme exact, une certaine forme
d'admiration pour toi à cause de ça —,
ou que, de toute façon,
si tu en avais la nécessité,
si tu en éprouvais la nécessité,
si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais écrire,
te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer plus encore.
Mais jamais, nous concernant,
jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit comme ça, c'est une sorte
de don, je crois, tu ris)
jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité
— c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi —
jamais tu ne te sers de cette qualité que tu possèdes, avec nous, pour nous.
Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas dignes.
C'est pour les autres.

Ces petits mots
— les phrases elliptiques —
ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes postales
(nous en avons aujourd'hui une collection enviable)
comme si tu voulais, de cette manière, toujours paraître être en vacances,
je ne sais pas, je croyais cela,
ou encore, comme si, par avance,
tu voulais réduire la place que tu nous consacrerai
et laisser à tous les regards des messages sans importance que tu nous adresses.
« Je vais bien et j'espère qu'il n'en est de même pour vous. »

Et même, pour un jour comme celui d'aujourd'hui,
même pour annoncer une nouvelle de cette importance,
et tu ne peux pas ignorer que ce fut une nouvelle importante pour nous,
nous tous, même si les autres ne te le disent pas,
tu as juste écrit, là encore, quelques rapides indications d'heure et de jour au dos
d'une carte postale achetée très certainement dans un bureau de tabac...

(...)





Les Solitaires intempestifs.